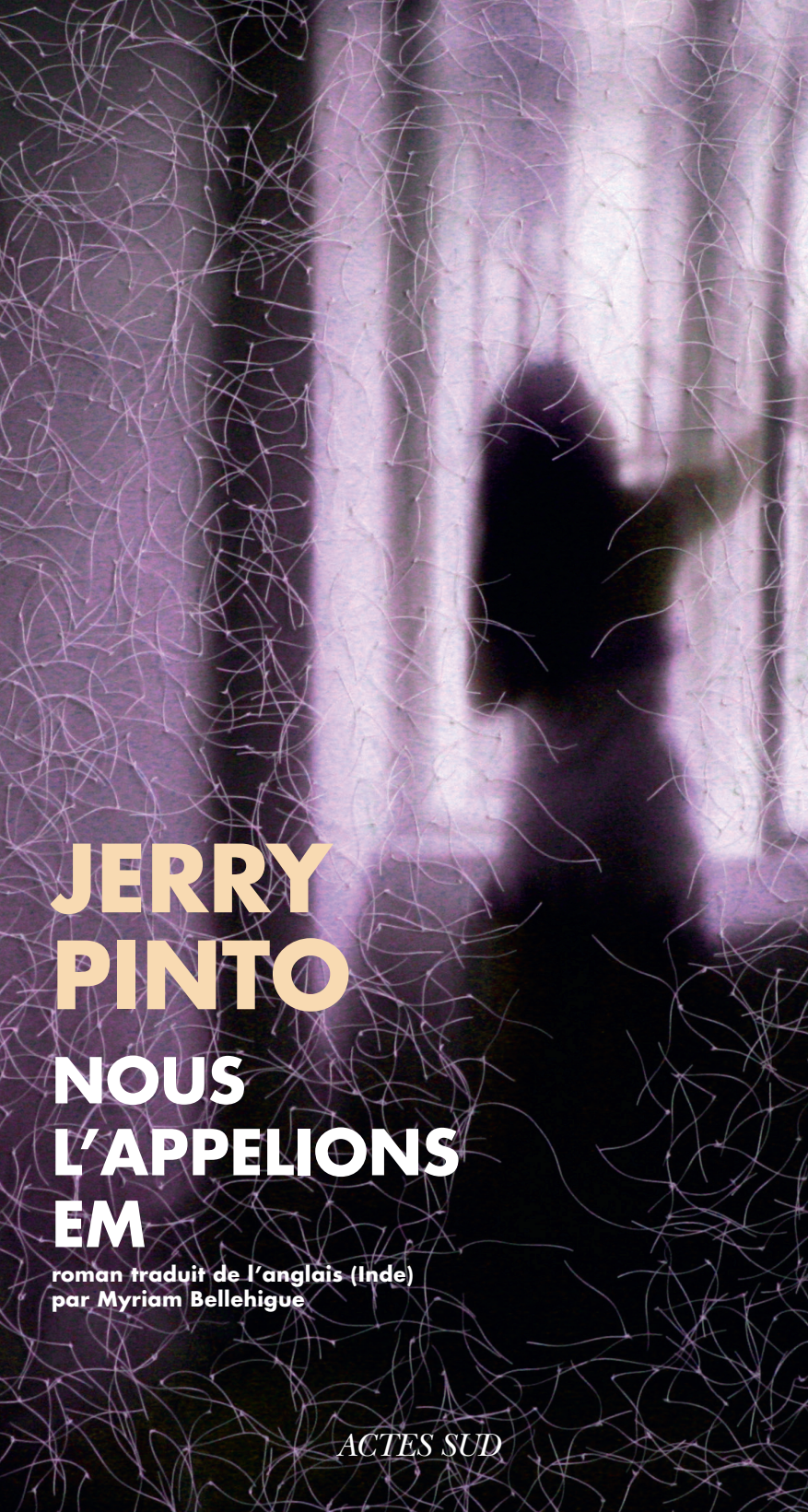


JERRY PINTO

NOUS L'APPELIONS EM

roman traduit de l'anglais (Inde)
par Myriam Bellehigue

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Em n'est pas une mère ordinaire : elle souffre de troubles bipolaires ou peut-être de schizophrénie – le diagnostic n'a jamais été clairement posé.

Confronté depuis son plus jeune âge à l'énigme de cette pathologie, son fils parcourt des extraits de lettres et de journaux intimes pour enquêter sur le passé du couple formé par ses parents, aux temps heureux d'avant la maladie, dans le Bombay des années 1950 et 1960. Simultanément, il tient la chronique de la vie quotidienne de cette famille catholique, originaire de Goa.

Quand Em est en phase euphorique, le modeste deux-pièces qu'ils occupent à Bombay ne cesse de résonner des propos qu'elle se plaît à tenir, sans tabou, sur l'éducation, la religion, la sexualité ou même la folie. Chacun sait pourtant qu'au-delà de cet humour licencieux souvent dévastateur, les saillies d'Em, aussi inattendues et provocantes soient-elles, préludent immanquablement à un nouvel épisode dépressif durant lequel nul ne peut entrer en contact avec elle.

C'est avec pudeur et justesse que Jerry Pinto met en scène la maladie mentale et l'inévitable ambivalence des émotions que celle-ci suscite chez ceux qui en sont les témoins. Il dresse ainsi l'attachant portrait d'une famille soudée dans l'épreuve, qui semble écrire à plusieurs mains un texte émouvant – lettre d'amour à une mère et à tous ceux qui, comme elle, menacent à chaque instant de basculer vers leur monde insondable.

JERRY PINTO

Jerry Pinto a été enseignant en mathématiques, bibliothécaire dans une école et journaliste. Il travaille actuellement pour MelJol, une ONG qui se bat pour les droits des enfants. Nous l'appelions Em *a été couronné par le Hindu Literary Prize en 2012 et le Crossword Book Award for Fiction en 2013. Jerry Pinto est également l'auteur d'un livre sur le cinéma et de deux anthologies sur les villes de Goa et Mumbai.*

Photographie de couverture : © Sissi Farassat

"Lettres indiennes"
série dirigée par Rajesh Sharma

Titre original :
Em and the Big Hoom
Éditeur original :
Aleph Book Company, New Delhi
© Jerry Pinto, 2012

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-04764-1

JERRY PINTO

Nous l'appelions Em

roman traduit de l'anglais (Inde)
par Myriam Bellehigue

ACTES SUD

Un jour, en rentrant à la maison, j'ai trouvé
ma mère au téléphone avec une amie.
L'amie avait dû lui demander
ce que je faisais car ma mère disait :
"Baba*? Oh, il essaie d'écrire."*

J'essaie encore, Meem.

Je dédie donc ce livre à Meedhad,
MacDougall, la Mafiosa*, Madame La Fouine,*
également connue sous le nom d'Imelda
Philomena Perpetua
Pinto née Tellis.

1

"QUELQU'UN A OUVERT UN ROBINET"

Cher Oreilles d'Ange,

Sous ma fenêtre, un manus *marathi demande plaintivement si quelqu'un veut acheter du sel. C'est du moins ce que je comprends.* Mee-ee-et*, gémit-il.* Me-eeetwallah, mee-eet. *Autres bruits : Mae marmonne quelque chose au sujet de la messe du matin ; un moineau culotté exige ma dernière bouchée de toast.*

Tu me manques terriblement. Mais si tu as l'intention de m'envoyer une carte postale, alors je m'abstiendrai d'éprouver ce genre de sentiment. J'estime que les cartes postales sont réservées aux simples connaissances, et que maintenant que nous sommes amis, tu dois trouver du joli papier pour m'écrire une vraie lettre. Un petit gribouillage ne suffira pas. C'est bon pour la populace.

Un papillon se cogne à la fenêtre du couloir et je dois me lever pour le faire sortir. Si tu n'envoies pas ta prochaine lettre avec la promptitude qui me fera chaud au cœur, je me verrai dans l'obligation de te déclarer impropre à la consommation humaine et de te jeter aux lions.

Affectueusement,
I.

P.-S. : Le moineau remporte le set. Imelda : 0, moineau : 1.

Dans les lettres qu'elle lui adressait, elle l'appelait *Oreilles d'Ange*.

— *Oreilles d'Ange*? Pourquoi ce nom? lui demandai-je un jour, dans le service 33 (Psychiatrie) du Sir J. J. Hospital.

Elle tourna vers moi ses yeux verts impassibles et me sourit. Pendant quelques secondes, elle arrêta de tripoter le drap usé qui la recouvrait.

— Tu n'as jamais remarqué? Ses oreilles sont la partie la plus craquante de son anatomie. On dirait deux morceaux de bacon aux bords tout recroquevillés tellement ils ont frit.

Je ne m'étais jamais intéressé aux oreilles de mon père. Mais ce soir-là, alors qu'il préparait à dîner dans la cuisine pour moi et ma sœur – des pommes de terre sautées –, je vis que ses oreilles étaient effectivement singulières. Quand les avait-elle remarquées pour la première fois? Cela avait-il contribué au coup de foudre? Ou les avait-elle remarquées dans la phase d'hypersensibilité qui suit? Et quand elle l'avait appelé ainsi pour la première fois, avait-il immédiatement répondu? Probablement que oui, sans poser de question qui plus est. C'était le genre de relation qu'ils entretenaient.

L'amour, voilà un sujet qui m'intrigue. Surtout le leur, apparemment plein de codes et de rituels, pour la plupart établis par elle. Elle l'appelait aussi Mambo, ou encore Augie March, mais presque jamais par son vrai prénom : Augustin.

Lui l'appelait Imelda, son prénom. Et parfois, Chérie.

Elle avait encore un autre nom pour lui : Suppôt du Diable. SDD.

Tard un soir, alors que nous fumions une cigarette sur le balcon de notre petit appartement, dans une ville de petits appartements, je l'interrogeai à ce sujet. Derrière nous, le deux-pièces d'une quarantaine de mètres carrés était silencieux. Devant nous se dressait le côté d'un immeuble, semblable à une paroi de falaise. Les bâtiments encadraient deux arbres, et la lumière d'un lampadaire vacillait capricieusement à travers le feuillage de l'un d'entre eux. Elle se mit à rire, d'un rire puissant et râpeux qu'on aurait cru sorti d'un bordel.

— Parce qu'il essayait toujours de me faire sombrer dans le péché, expliqua-t-elle.

— Qui ça ?

Ma sœur, Susan, était réveillée. Elle se faufila sur le balcon et dissipa de la main le nuage de fumée que nous produisions.

— Ton père.

— C'est un péché si on est marié ?

— C'est toujours un péché selon la Feinte Éclipse Cathodique.

— C'est pas vrai.

— Comment ça pas vrai ? Il me semble qu'on est censé le faire seulement si on veut un bébé. J'en voulais quatre, mais Son Honneur a décrété : "Dans ce cas, tu achètes les deux autres." Voilà, la messe était dite. C'est comme ça que j'ai dû donner les vingt-six autres.

— Quoi ?

Susan et moi nous regardâmes. Y avait-il des hordes de frères et sœurs dont nous ignorions tout ?

— J'en ai débarrassé mon utérus direct, poursuivit-elle. J'ai toujours su quand c'était reparti pour un tour. Quand j'entendais un clic, je savais que j'étais de nouveau enceinte. J'adressais mes prières

à la Sainte Vierge pour l'implorer de reprendre cette petite chose et de la donner à quelqu'un qui voulait un enfant. Par exemple, à une de ces femmes qui achètent des bébés de cire qu'elles offrent à cette même Dame, à Mahim.

— Alors tu as…, commençai-je timidement.

— Avorté ? Mais non ! Tu me prends pour quoi ? Je me contentais de descendre cinq marches et d'en sauter six.

— Sauter des marches ?

— Six marches, et tu te laisses tomber lourdement. Six fois. Pour décrocher tous ces petiots de leurs amarres.

Elle se tourna vers Susan.

— Mais si toi, tu te retrouves en cloque, tu viens me voir. Je t'accompagnerai chez le médecin. Ce sera "Dil" et "Cure", avant même de pouvoir moufter.

— De quel deal tu parles ? Et quelle cure ?

— Dilatation et curetage. Ne me demandez pas en quoi ça consiste exactement. Apparemment, ils ouvrent et balancent un jeune curé là-dedans. En tout cas, seuls les médecins sont habilités. Donc, si tu te retrouves en cloque, on demande à un vrai docteur de te trafiquer les entrailles, compris ? Pas d'avortement clandestin pour toi.

— Et l'adoption ? suggéra Susan.

— Eh bien quoi, l'adoption ?

— Mère Teresa est venue à la fac et elle…

— Elle est venue dans ton université ?

— Oui.

— Tu ne m'as rien dit.

— Ah bon ?

— Non. Personne ne me dit jamais rien. Qu'est-ce qu'elle vous a raconté ?

— Elle a dit que si on tombait enceinte, on devait garder le bébé et lui donner après l'accouchement.

— Elle a dit ça ? Grand Dieu !

Elle fronça les sourcils et garda le silence pendant quelques instants, pensive.

— Je suppose que c'est le fait d'être coupé du monde depuis des centaines d'années. Elle vit dans un couvent, c'est pas sa faute. Mais quand même. Imagine que je tombe enceinte aujourd'hui. Imagine que je m'arrondisse joliment et que tout le monde me dise : "Alors, c'est pour quand ?" Ou encore : "Dis donc, tu le portes très en avant, ça doit être un garçon." "Et qu'est-ce que tu préfères ? Le rose ou le bleu ?" Et imagine qu'au final, il n'y ait aucun bébé pendu à mon sein. À ton avis, on en penserait quoi ? Qu'est-ce que je serais censée raconter ? "Eh bien, j'ai mené ma grossesse à terme, puis j'ai donné le bébé à Mère T. parce que je n'avais pas les moyens de m'en occuper mais que je ne voulais pas avorter…"

— T'es peut-être censée te cacher ? dis-je.

— C'est ça. Partir en vacances pendant six ou sept mois. Et où ça ?

— À Goa ?

— À Goa ! s'exclama-t-elle d'un air théâtral. C'est encore pire que d'accoucher à Bombay. Autant mettre une annonce dans le *O Heraldo*. "Femme déchue, disponible pour qui souhaite s'estomaquer et faire des commentaires sous cape. Paroisse de la Sainte-Famille, messe dominicale. Pour un entretien personnel et tous les détails de l'histoire, contacter le père Untel."

Elle secoua la tête.

— C'est ce qui arrive à cause de toute cette histoire de célibat. On se confesse auprès d'hommes qui

n'ont jamais à se soucier d'une quelconque famille. Évidemment que pour eux, cette histoire d'avortement est un péché énorme. Qu'est-ce qu'ils en savent ? Ils croient certainement que c'est une partie de plaisir, un jeu. Ils n'ont qu'à essayer. Je me souviens de cette pauvre Gertie. Un jour qu'elle était persuadée que ça y était…

— Qu'elle avait avorté ?

— Mais non, idiot, qu'elle était enceinte. Elle avait du retard ; or, elle n'avait jamais, absolument jamais de retard d'habitude. Donc, elle savait. Elle m'a attendue à la sortie du boulot, et on est allées dans la rue qui longe la plage de Chowpatty. Là, elle a mangé trois assiettes de papaye. J'ai cru qu'elle était constipée. Mais après, on est allées chez Bombelli, et là, elle a descendu trois gins, comme si c'était du sirop pour la toux. Elle m'a enfin expliqué ce qu'elle essayait de faire. "J'essaie de cuire ce pauvre truc et de le faire sortir. Comme ça chauffe trop là-dedans, le sac explose et le bébé est évacué. Enfin, j'espère." Le lendemain matin, quand elle est arrivée au bureau, on aurait dit un zombie. Apparemment, ça avait marché. Mais elle m'a dit : "Ma petite, si un truc pareil t'arrive, c'est direct « dil » et « cure ». Le reste, ça vaut rien." C'est ce que je te conseille à mon tour, Sue. Et à toi aussi… ajouta-t-elle dans ma direction.

— À moi ?

— Oui, à toi. Je sais bien que tu ne tomberas jamais enceinte, quelle que soit la manière dont tu vires. Mais si tu engrosses une fille, alors tu l'emmènes dans un hôpital public ; vous vous présentez comme M. et Mme D'Souza…

— Pourquoi D'Souza ?

— Je ne sais pas, moi ! Tu choisis un nom, n'importe lequel. Mais pas le nom de la fille. Quand c'est fait, tu l'emmènes se reposer quelque part ; se reposer et chialer un bon coup. Et tu restes avec elle jusqu'à ce qu'elle soit capable de rentrer chez elle.

— Si je comprends bien, je ne lui dis pas de sauter six marches et de donner le bébé à la Sainte Vierge ?

— Tu n'as pas honte de te moquer de la culpabilité d'une vieille femme ?

Mais elle souriait elle aussi.

Nous l'appelions Em. Peut-être avons-nous utilisé un temps la désignation plus ordinaire de Maman ou M'man, mais je n'en garde aucun souvenir. C'était *Em* pour elle. Et pour notre père, parfois, *Monsieur Hmm*. Ni Susan ni moi-même – nous sommes les seuls qui pourrions avoir à cœur de faire des recherches sur la question – ne parvenons à définir clairement l'origine de ces surnoms en dépit de nos efforts ("Em, ce doit être pour le M de Mère" ; "C'est peut-être parce qu'il faisait souvent « Hmm » quand on lui posait une question.") Certains jours, nous appelions notre mère Doogles, ou encore le Cheval – un de ces noms qui surgissaient brusquement de quelque source souterraine et disparaissaient tout aussi rapidement. Autrement, c'était Em et, la plupart du temps, ce Em était suivi d'un point d'exclamation.

Une fois, par erreur, je l'ai appelée *Mater*. J'avais trouvé ça dans un album de *Richie Rich*. C'était ainsi que la très riche et très snob Mayda Munny s'adressait à sa propre mère. J'aurais dû me douter que tant de préciosité ne me mènerait pas bien loin, mais j'avais neuf ou dix ans et j'ignorais ce qu'était

la préciosité. Em me dévisagea pendant un grand moment, tirant longuement sur son *beedi* (elle fumait des *beedi* parce qu'ils ne coûtaient pas cher, disait-elle, mais aussi parce que celui qui s'embarque sur la route des *beedi* est incapable de retrouver le chemin des cigarettes moins fortes. Monsieur Hmm nous rapportait rarement des bonbons en rentrant du travail ; en revanche, il n'oubliait jamais les deux paquets de *Ganesh Chaap* pour Em).

— *Mater*, répéta-t-elle, les yeux brillants derrière les volutes de fumée. Je suppose que c'est ce que je suis, en effet. Je suis bel et bien passée à l'acte. Et te voilà ! Tu en es la preuve vivante.

Je crois que je rougis. Elle rugit, secouée d'un rire gai et maniaque.

— Je pensais que les garçons n'ignoraient rien de cette histoire de bite et de cul !

— Effectivement, confirmai-je mollement, terrifié par la direction que prenait cette discussion.

— Qu'est-ce que tu croyais alors ? Que vous étiez tous les deux les fruits de l'Immaculée Conception ? Mon Dieu, les premières années, c'était impossible de nous faire sortir du lit.

— Em !

— Quoi ? C'est ton Œdipe qui te travaille ?

— C'est quoi l'Œdipe ?

Em, qui aimait les belles histoires, était lancée.

— Dégueulasse ! fis-je en entendant qu'Œdipe s'était retrouvé à errer en direction d'un futur incertain, les yeux sanguinolents, escorté par sa fille qui était aussi sa sœur.

— Dégueulasse, si tu veux, reprit Em. Mais Freud affirme que c'est ce que tous les garçons veulent faire avec leur mère. Moi, c'est M. Freud qui me dégoûte.

Drôle de type, même pour un Autrichien. Non pas que je sois raciste, mais enfin, pourquoi leur faut-il une Marine puisqu'ils n'ont pas d'ouverture sur la mer ?

— M. Freud était dans la Marine ? demandai-je, perdu.

— Mais non, idiot, je te parle de *La Mélodie du bonheur*.

Monsieur Hmm entra dans la chambre.

— Qu'est-ce que tu lui racontes ?

— Je lui parle du mouvement psychanalytique, répondit-elle, une pointe de défiance dans la voix.

— Vous avez vu le ça, le moi et le surmoi ? s'enquit-il en plaisantant.

— J'aurais peut-être dû commencer par là.

— Tu as commencé par où ?

— Oh, je lui parlais du complexe d'Œdipe.

Monsieur Hmm resta silencieux, impassible. Il la regardait. Elle s'énerva.

— C'est de la culture générale, et la culture générale, ça fait du bien, ça l'aidera, ça aide toujours, lança-t-elle.

Elle avait beau se raccrocher à la logique, elle était penaude. Je n'ai compris que bien plus tard pourquoi elle n'utilisait jamais son état comme excuse : cela aurait été contraire à son sens du fair-play. Monsieur Hmm la laissa se dépatouiller quelques instants avant de hocher la tête. Il ouvrit l'encyclopédie pour enfant *Hamlyn* – livre que je refusais de lire parce que Susan l'avait reçu en cadeau d'anniversaire – et m'initia lentement aux choses de la vie.

J'aurais pu m'en satisfaire, mais mon esprit revenait sans cesse à ce que m'avait dit Em.

— Pourquoi les garçons ont-ils envie de faire ça avec leur mère ?

Un homme de moindre valeur se serait empressé d'éluder la question en poussant les hauts cris ou aurait demandé à son fils de se taire. Au lieu de cela, Monsieur Hmm m'apprit le mot "hypothèse", me parla un peu de Freud et essaya d'éclaircir la chose. Pour finir, il me demanda de trouver d'autres mots dérivés d'"hypothèse" et me promit vingt *paise* par mot au-delà du vingtième.

J'adorais le mot "hypothèse". C'était un mot d'adulte, à la fois beau et étrange. Je n'avais encore rien entendu d'équivalent. J'aurais voulu d'autres mots pareils à celui-là. D'instinct, j'avais l'impression que celui qui disposait de suffisamment de termes comme "hypothèse" pouvait affronter le monde. Je n'étais pas bien sûr de pouvoir un jour affronter le monde. Il me semblait bien trop vaste et trop exigeant, sans programme fixe.

Je ne savais pas non plus affronter la famille que nous formions. Je ne savais pas vraiment quel type de famille nous formions. Je savais seulement que quelque chose clochait chez nous tous, et que cela avait à voir avec ma mère et ses nerfs.

— C'est quoi les nerfs ? avais-je un jour demandé à Monsieur Hmm.

Je n'avais pas vraiment envie de savoir, mais lui poser une question était toujours un bon moyen de l'obliger à faire attention à moi. Il avait abandonné son journal et m'avait entraîné sur le palier. Des fils tortueux serpentaient entre les bâtiments de notre résidence. Il les avait désignés du doigt.

— Qu'est-ce que tu vois ?

Je détestais ce genre de situation. Je voulais qu'on m'explique les choses, je n'avais pas envie d'être interrogé.

— Des fils.

— À quoi servent-ils ?

— C'est pour l'électricité ?

— C'est ça. Ils transportent le courant électrique. C'est ce que font les nerfs à l'intérieur du corps.

Des pensées, semblables à des courants électriques, parcouraient la tête de ma mère, incontrôlables, produisant des étincelles et grésillant. Cette image m'a accompagné pendant toute mon enfance quand je pensais au mal dont souffrait ma mère, l'obligeant à passer du temps à l'hôpital, tous les deux ou trois mois. Jusqu'à ce qu'elle m'en fournisse une autre.

Elle était de nouveau dans le service 33, allongée dans un lit recouvert d'un drap vert sombre, dans une chambre qui donnait sur l'extérieur. Nous regardions un homme et une femme descendre d'un taxi. Ils étaient jeunes et restèrent quelques instants debout devant l'entrée de l'hôpital, comme saisis d'hésitation. Puis, l'homme prit la femme par la main et ils entrèrent. Nous les perdîmes de vue.

— C'est pour ça que les Indiennes tombent malades, dit Em. Pour que leur mari les prenne par la main.

— C'est pour cette raison que tu es là ?

J'aurais voulu pouvoir tenir ma langue. J'aurais voulu faire le tour du monde en volant, cape rouge au vent, et remonter le temps de façon à pouvoir choisir de ne pas poser cette question. Mais Em, telle qu'en elle-même, me répondait déjà.

— Je ne sais pas, *Baba*. Je ne sais pas pourquoi… C'est un robinet, quelque part. Il s'est ouvert quand tu es né.

Je recevais en retour une dose de douleur. De douleur vive.

— Je t'aimais. Et avant toi, j'ai aimé Susan. Sa chaleur, ses sourires, ses minuscules doigts de pied, le miracle de ses ongles, ses égratignures qui guérissaient en un jour alors qu'elle grandissait. J'aimais son visage qui s'éclairait quand elle me voyait, j'aimais sa façon de téter. Mais après ta naissance…

Elle se tourna de nouveau vers la fenêtre. Une ambulance déboucha au ralenti, à la manière des ambulances dans cette ville. Indifférent à la circulation, peu concerné par la mort, insensible à toute situation d'urgence, le chauffeur s'arrêta pour allumer un *beedi* et se précipita ensuite hors du véhicule. Nous observâmes les portes s'ouvrir de l'intérieur, puis deux jeunes gens sauter sur la chaussée avant de tenter d'extirper un brancard.

— Ça s'est passé comme ça ? me demanda-t-elle.

Elle avait oublié comment elle était arrivée à l'hôpital.

— Non, tu es venue en taxi.

— J'étais habillée comment ?

— Tu avais ta robe verte, celle avec les poches.

Elle n'avait pas l'air de comprendre.

Je me mis à farfouiller dans le casier qui se trouvait près du lit, étiqueté "Affaires personnelles du patient". Je l'ouvris et en sortis la robe.

— Ah, celle-là… Donne-la moi.

Elle la caressa comme pour faire de nouveau connaissance avec elle.

— Et le robinet ? repris-je.

— Pardon. Je dois devenir folle.

Cette remarque nous fit sourire. Un tout petit sourire seulement. C'était une habitude : la blague, le sourire.

— Après ta naissance, quelqu'un a ouvert un robinet. Au début, ça gouttait. Des gouttes noires, qui provoquaient en moi comme une tristesse. J'avais déjà été triste… comme tout le monde. Je savais ce que ça faisait. En revanche, j'ignorais que ça viendrait comme ça, sans raison. J'ai vécu avec ça pendant des semaines.

— Est-ce que ça pouvait s'écouler ?

— Non, pas de tuyau d'évacuation. Il n'y en a toujours pas d'ailleurs.

Elle se tut pendant un moment.

— C'est comme de l'huile, de la mélasse. Au dé but, c'est lent. Et puis, un matin, je me suis réveillée, et là, ça coulait à fond. Et fort. J'ai cru que j'allais me noyer. J'ai cru que ça allait t'emporter toi aussi, si petit, ainsi que Susan. Alors je me suis levée, je me suis habillée, je suis sortie dans la rue et j'ai essayé de me jeter sous un bus. Je croyais que ce serait radical, rapide, comme une explosion. Eh bien, non.

Ses doigts tripotaient nerveusement le drap.

— Je sais.

— Oui, et j'en ai encore la cicatrice.

Nous étions silencieux. Je ne voulais pas entendre cette histoire. Et je voulais l'entendre.

— Le bus s'est arrêté, et le chauffeur a dû m'emmener à l'hôpital en taxi. Il s'est assis à l'avant, en position du lotus.

— Du lotus ?

— Je me vidais de tout mon sang sur le sol du taxi. Pas de tuyau d'évacuation là non plus. Je me souviens de tout, on aurait dit qu'il avait plu. Tu as déjà remarqué comment l'air s'éclaircit après une averse ? Tout semble mieux défini, mais aussi plus

frêle, comme si la poussière faisait tenir les choses ensemble. J'avais l'impression de…

Elle se remit à tirer sur le drap, pour le faire glisser et découvrir son pied. Nous regardâmes la cicatrice, qui allait de l'orteil à la cheville – un bourrelet de tissus cicatriciels.

— Ils ont dû refaire le pansement tous les jours pendant des mois. C'est le Dr Saha qui est venu et qui a joué le maître de maison.

— Tu dérives.

— J'en étais où ?

— Au taxi. Et au monde extérieur qui avait l'air clair.

Elle paraissait un peu perdue.

— Tu m'as dit que le monde était clair.

— Mais non, pas le monde. C'était dans ma tête.

Chaque fois qu'elle avait tenté de mettre fin à ses jours, elle s'était ouvert le corps et avait perdu du sang. C'était donc ça l'écoulement ? Ça fonctionnait peut-être ainsi ?

— Et cette fois-ci ? Est-ce que tout est clair maintenant ?

— Cette fois, j'ai entendu une petite voix dans ma tête, juste quand je commençais à glisser. J'ai entendu qu'elle disait : "Je t'en prie, sauve-moi."

— C'était toi.

— Non, je l'ai entendue.

— C'était toi, répétai-je.

— Oui, je suppose que ça ne pouvait être que moi. Je l'ai entendue comme si elle venait de quelqu'un d'autre. Puis tu es arrivé. Et Susan. Je ne voulais pas que ça se passe ainsi. Je ne voulais pas que vous assistiez à un truc pareil.

Cet après-midi-là, même si Monsieur Hmm travaillait, Susan et moi étions sortis. C'était une période

faste. La Bourse lui ayant souri, Monsieur Hmm avait vendu quelques actions. On avait donc engagé une infirmière et, pour une fois, Em était gardée par quelqu'un d'autre.

Nous étions deux ados partis à l'aventure pour aller voir *Coolie*, le plus gros succès d'Amitabh Bachchan en cette année 1983. Monsieur Hmm n'aurait pas été d'accord, et Em se serait moquée de nous, mais jamais ils ne le sauraient. Nous avions beaucoup ri, heureux de pouvoir sortir et rigoler comme tous les copains de notre âge. La chaleur de cette journée était également propice à la bonne humeur. Quand nous rentrâmes à la maison après le film, nous trouvâmes l'infirmière en train de dormir. Elle ignorait totalement où se trouvait Em – tout ça dans un appartement qui comprenait une seule chambre, un salon, une petite cuisine, deux couloirs étroits, un balcon minuscule. Susan, elle, savait. Elle fonça vers la salle de bains. Pas de réponse. "Em, Em!" cria-t-elle, la voix lézardée par la panique. À mon tour, je tambourinai à la porte, hurlant. Nous perçûmes finalement comme un glissement à l'intérieur de la salle d'eau, un bruit d'humidité, et la porte s'ouvrit.

— J'ai encore essayé, annonça Em.

Elle était couverte de sang. Les cheveux. Les mains. Ses vêtements dégoulinaient.

Je sortis le thermoplongeur pour faire chauffer de l'eau. Susan alla chercher l'infirmière qui, en femme rusée qu'elle était, avait jeté un coup d'œil par-dessus nos épaules et s'était éclipsée dans la chaleur de l'après-midi. Susan appela Monsieur Hmm. Sa voix me parvenait bizarrement, pas comme on entend habituellement les choses. Un filet de voix, distant et clair tout à la fois. Je l'entends encore aujourd'hui si

je me concentre. Je ne le fais pas. Appuyée contre le mur près de la porte de la salle de bains, Em grelottait. Je l'aidai à s'asseoir sur le petit tabouret métallique. Ses bras pendaient entre ses jambes. Je soulevai un de ses bras avant de le retourner. Il y avait une seule entaille, rouge foncée, qui ne disait rien.

"Em a essayé de se suicider", expliquait Susan.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— D'après toi ? répliqua-t-elle avec impatience tout en testant du doigt la température de l'eau. Il a dit qu'il arrivait.

Je versai de l'eau chaude sur Em, de la tête aux pieds. L'eau qui ruisselait était rouge. Susan se baissa et commença à relever la robe d'Em ainsi que son jupon. Je me détournai. On allait dévêtir ma mère.

Je sortis et passai le second coup de fil. J'appelai Grand-Mère, la mère d'Em, un solide bout de femme, réconfortante comme une poupée de chiffon.

— J'arrive, dit-elle.

— Prends un taxi.

— Je prends.

Je restai un instant sur le balcon. Il y avait beaucoup de circulation. Un moineau se posa brusquement. Suivi d'un corbeau. Le moineau s'envola. Le corbeau se lissa les plumes d'un air impudent. Un marchand de *chickoo* clamait que sa marchandise venait de Gholvad. J'allai ensuite préparer un thé très sucré. J'avais lu quelque part que le sucre faisait du bien en cas de choc. Qui était en état de choc ?

Quand Em et Susan sortirent de la salle de bains, je leur apportai du thé. Susan installa Em sur une chaise et approcha une tasse à ses lèvres. Je me dirigeai vers la salle de bains pour y ouvrir tous les

robinets. Je laissai l'eau recouvrir le sol. Le balai de paille, qui avait tendance à tomber sur le côté quand on ne s'en servait pas, était gorgé de sang. Des caillots ressemblant à des touffes de cheveux – je ne sais toujours pas ce que c'était exactement – bouchaient sans arrêt la bonde. Je les rassemblai dans un coin, du bout du pied, afin qu'ils n'empêchent pas l'eau de s'écouler, le sang de s'évacuer. Je sentais l'odeur que laisse un train sur la main, une odeur de fer. Bizarrement, dans un coin de mon esprit, le lien entre fer, anémie, hémoglobine et sang s'éclaircit subitement. Je descendis acheter un flacon de fortifiant à base de fer.

À mon retour, je trouvai Grand-Mère et Monsieur Hmm. Il s'affairait déjà à nettoyer la salle de bains. Grand-Mère était dans la chambre ; elle parlait à Em tout en buvant du thé.

Je n'ai aucun souvenir de ce que nous fîmes ce soir-là. Je ne me rappelle pas m'être endormi, ni m'être réveillé le lendemain matin. Je me souviens seulement de la visite du Dr Saha, notre médecin traitant. Il claqua de la langue et fit les pansements – autour des poignets cette fois. Monsieur Hmm n'aimait pas trop les pansements ; il croyait davantage au soleil et à l'air libre, à condition de bien nettoyer. Mais il ne dit rien.

— Faut-il l'emmener à l'hôpital ? demanda-t-il.

— Voyons déjà comment elle passe la nuit, répondit le docteur.

Nous dormîmes cette nuit-là. Grand-Mère et Monsieur Hmm veillèrent certainement sur Em. Pourtant, il dut se produire quelque chose pendant la nuit car Em n'était plus là le lendemain matin. Nous commençâmes alors nos visites alternées : un

jour Susan, le lendemain moi, et tous les jours, Monsieur Hmm. C'est à l'occasion d'une de ces visites qu'elle me parla du robinet qui s'était ouvert à ma naissance et des gouttelettes noires qui la remplissaient peu à peu. Et cela me transperça le cœur. Si une seule de ses phrases parvenait à produire un tel effet, comment Monsieur Hmm avait-il vécu leurs trente années de mariage ?